

Mark Münzel¹

Quelques notes sur les « Peuples Premiers »

Exposé en ligne pour réunion Zoom au Mans le 25 septembre 2021²

Ce que nous entendons par « Premiers »

L'ethnologue français Marc Augé, parle du « Génie du paganisme »³ - il s'agirait de païens qui auraient résisté à la pression des missions monothéistes. C'est une voie dénomminative intéressante, mais centrée sur l'aspect religieux (bien que M. Augé ne laisse pas de côté les caractéristiques sociales et politiques, et que le terme de paganisme lui serve seulement d'exemple d'une résistance plus ample). Pourtant, chez un certain nombre de peuples, beaucoup de personnes se sont converties au Christianisme (ou à l'Islam, ou à des branches du Bouddhisme), sans cesser pour cela d'être des peuples en dehors des grands courants universalistes et unificateurs.

Appelons-les « Peuples Premiers ».⁴ Le terme n'est pourtant pas idéal, aucun terme ne l'est dans ce cas, et il en faut bien signaler les possibles malentendus. Benoît de l'Estoile dénonce le mythe des « peuples premiers » comme

« Forme moderne de la nostalgie pour un paradis perdu, ce mythe inverse les traits négatifs associés à la civilisation occidentale ; les ' peuples premiers »

¹ Ethnologue et Professeur à l'Université de Marburg/Allemagne.

² Reproduit ici dans son style oral.

³ Marc Augé (1982) : *Génie du paganisme*, Paris : Gallimard (Bibliothèque des Sciences Humaines, nrf).

⁴ Terme utilisé, par exemple, par M. Jacques Chirac, alors Président de la République, dans son discours sur le chantier et le projet du musée du quai Branly, à Paris le 15 octobre 2004, <https://www.vie-publique.fr/discours/143541-declaration-de-m-jacques-chirac-president-de-la-republique-sur-le-cha>. Le terme a été discuté, parmi d'autres auteurs, par : Catherine Clément (2006) : *Qu'est-ce qu'un peuple premier ?* Paris : Editions du Panama. Jean Malaurie (1999) : La leçon des peuples premiers, *Le Monde Diplomatique*, Avril 1999 : 32.

Laurence Testot (2020) : Les peuples premiers, *Sciences Humaines*, 2020/7 (N° 327), 2-2. <https://doi.org/10.3917/sh.327.0002>.

apparaissent ainsi à la fois comme radicalement autres et comme représentants d'une part oubliée de nous-mêmes ».⁵

Mais on peut utiliser le terme sans glorifier les peuples en question, en signalant qu'ils ne sont pas de nobles sauvages, mais des humains comme nous, avec toutes nos vertus, mais aussi avec tous nos défauts.

Le problème avec cette dénomination est, certes, qu'elle pourrait donner l'impression que ces peuples (qui étaient dans leurs territoires avant nous) représentaient une époque antérieure, du passé. Mais ils vivent entre nous, et leurs cultures ne sont plus du tout ce qu'elles étaient il y a 10.000 ans. Ces peuples ne sont pas stagnants, ils évoluent comme nous, seulement leur évolution a souvent pris un autre cours que la nôtre.

Un exemple : les indigènes Aché au Paraguay (chez qui j'ai passé un temps de recherches en 1971/72) n'étaient pas, jusqu'au 20ème siècle, des agriculteurs mais des chasseurs-collecteurs sans agriculture ni horticulture. L'ethnologue français Pierre Clastres qui, avec son épouse Hélène, avait effectué des recherches auprès des Aché quelques années avant moi, a réuni des preuves d'une petite pratique d'horticulture dans des siècles antérieurs. La raison pour laquelle ils paraissent avoir cessé de cultiver le sol semble avoir été la persécution par des voisins, indigènes eux aussi, mais déjà munis d'armes à feu par un commerce avec des Européens, et que les Aché se seraient donc retirés vers des régions moins appropriées pour la culture du sol - mais riches en gibier et en plantes comestibles. En même temps, ces régions de denses forêts étaient d'un accès plus difficile pour les voisins horticulteurs. Les Aché auraient donc fait (si nous voulons croire cette hypothèse des époux Clastres) ce qui pourrait sembler un retour en arrière dans l'évolution historique des cultures. Mais en fait, ils ont fait un pas en avant vers une plus grande sécurité, et en retournant à l'économie des chasseurs-collecteurs, ils ont développé de nouvelles pratiques d'utilisation. Un pas en avant, donc, vers une vie plus tranquille.⁶ Mentionnons encore, pour ce cas des Aché, que leur nourriture et leur état physique étaient bien meilleurs au temps où ils vivaient des produits de la forêt. Leur passage

⁵ Benoît de L'Estoile (2012): *Images des paradis perdus : mythe des « peuples premiers », photographie et anthropologie*, Vibrant: Virtual Brazilian Anthropology (Brasília: Associação Brasileira de Antropologia), 9 (2) : 364.

⁶ Pierre Clastres (1968) : Ethnographie des Indiens Guayaki (Paraguay-Brésil), *Journal de la Société des Américanistes*, t. 52:49-59. (1972): *Chronique des Indiens Guayaki*, Paris : Plon : 112-114. Hélène Clastres (1968) : Rites funéraires Guayaki, *Journal de la Société des Américanistes*, t. 57 : 71.

à une alimentation principalement composée de produits plantés leur a causé beaucoup de problèmes, car elle est maintenant moins riche en protéines et trop riche en hydrates de carbone. Pour les Aché, “avancer” vers la culture du sol n'était pas un progrès, ou bien c'était seulement (comme l'a formulé l'ethnologue allemand Lommel pour le cas des aborigènes australiens) un « Progrès vers le Néant ».⁷

Pas vraiment un progrès, donc, si nous ne considérons pas comme progrès uniquement l'avancement des machines (par exemple, des machines à couper la forêt), mais si nous prenons appui dans des définitions utilisées, par exemple, pour expliquer ce que c'est que le « buen vivir » (le « vivre bien ») défini d'abord par des politiciens en Equateur, ou bien le « World Happiness Index » qui place la Finlande au premier rang quant à la félicité de ses citoyens, nous arrivons alors à bien d'autres considérations. Les définitions que je viens de nommer, se réfèrent à un bien-être ressenti, souvent indépendant de la situation matérielle. Le problème de ces définitions est, bien sûr, qu'elles font abstraction de progrès matériels qui peuvent être importants. L'exemple le plus souvent mentionné pour illustrer cette question est le progrès de la médecine. Même si ces index là prennent en considération aussi l'état de la santé et de l'assistance médicale, celui-ci n'apparaît pas toujours au premier rang, alors qu'il l'est certainement pour la plupart des gens, ainsi que pour les « Peuples Premiers ». À cette objection là, on pourrait répondre que les peuples que l'on nomme souvent « les premiers » ont développé des formes de traitements et de soins qui peuvent être aussi efficaces voire plus, en certains cas - je me réfère au large complexe de croyances et pratiques que l'on s'est habitué à nommer « chamanisme ».

Toujours est-il (pour revenir encore une fois à la question de la terminologie) que « peuples premiers » n'est pas un terme idéal si l'on cherche une exactitude parfaite. Même le « chamanisme » n'a peut-être pas existé partout comme veulent le croire les néo-chamans du mouvement New Age des États Unis. En Amazonie, par exemple, il semble que le chamanisme (aujourd'hui si profondément enraciné dans les cultures de cette région) s'est répandu à partir d'un centre d'irradiation au nord de la rivière Amazone, dans les (peut-être) cinq siècles derniers. Avant cette expansion d'une pratique chamanique, il n'y a peut-être pas eu de chamanisme dans

⁷ Andreas Lommel (1969): *Fortschritt ins Nichts. Die Modernisierung des primitiven Australiens. Beschreibung und Definition eines psychischen Verfalls*, Zürich/Freiburg im Breisgau: Atlantis Verlag.

cette région au sud de l'Amazone. L'ethnomusicologue autrichien Bernd Brabec de Mori va même jusqu'à élaborer une thèse selon laquelle le chamanisme dans les régions à l'est de la cordillère andine, surtout au Pérou et en Équateur amazoniens, s'y serait répandu seulement à partir du 19^{ème} siècle. Cette conjecture, il la base sur des éléments de notation musicale, et même si je ne suis pas d'accord avec elle, j'admets qu'au moins pour l'extension de certaines mélodies chamaniques, M. Brabec de Mori montre d'une manière tout à fait convaincante qu'elle est récente et que donc ces mélodies, qui aujourd'hui sont récitées dans des milieux occidentaux néo-chamaniques, sont indigènes (bien sûr) mais pas millénaires pour la plupart des cultures de l'Amazonie.⁸

Aujourd'hui, ces peuples ont leurs chamans, et ils les consultent en cas de maladies. Mais cela ne veut aucunement dire qu'ils mépriseraient la médecine moderne, occidentale. Au contraire, quand ils voient que le médecin de formation occidentale peut les aider, ils ont recours à son aide. Mais dans d'autres cas, ils vont chez leur chaman. Ils savent très bien jouer avec les différents systèmes de traitement, et les utiliser tous.

Qui sont donc les « Peuples Premiers » ?

Une grande partie de ces peuples se trouvent aujourd'hui menacés dans leur survie culturelle et même parfois physique par le vol de leurs terres et leur expulsion souvent violente, par la mise à feu, de fond en comble, de leurs forêts et savanes. Dans la plupart des cas, ces populations chassées de leurs propriétés proclament avec raison qu'ils étaient là avant les envahisseurs, qu'ils étaient « les premiers », et c'est dans ce sens-là (juridique autant que politique) que je voudrais utiliser le terme technique, mais aussi rempli de sens émotionnel de « peuples premiers ».

⁸ Bernd Brabec de Mori, voir p.ex. (2013) : Religion = Medizin: Lebenswirklichkeiten in Westamazonien am Beispiel musikalischer Transzendenz, in: Veronica Futterknecht/Michaela Noseck-Licul, Manfred Kremser (eds.): *Heilung in den Religionen – Religiöse, spirituelle und leibliche Dimensionen*, Wien/Berlin: Lit: 167-193. (2015) : Die Konstruktion von Historizität durch rituelle und konzertante Aufführungen – eine Annäherung, in: Michele Calella/Nikolaus Urbanek: *Musikhistoriographie(n)*, Wien : Hollitzer : 259-279.

D'une manière complètement exacte, à la lettre, le terme ne se prête pas à une définition universelle. En fait, la meilleure définition possible me semble être que ce sont des peuples que l'on ne peut pas soumettre à une définition unique.

Prenons l'exemple des langues : combien de langues sont parlées actuellement dans le monde ? La réponse dépend de la définition, mais un chiffre approximatif de (peut-être) 6.000 langues ne serait pas absurde. SIX MILLE ! Et chacune de ces langues n'est pas seulement un moyen technique de communication, mais aussi un univers de pensées et de mémoires. Par exemple, non loin d'ici, les Bretons savent bien pourquoi ils ne veulent pas perdre complètement leur langue : ce n'est pas par pure nostalgie de la tradition, mais parce qu'ils sont conscients que dans leur langue sont contenues des pensées que l'on peut (bien sûr) traduire dans une autre langue, mais qui s'expriment plus vite et plus clairement en breton.

Moi, je ne possède pas d'autre langue maternelle (ou paternelle) que l'allemand, mais pourtant, comme beaucoup d'allemands, je suis aussi un peu bilingue, entre le haut allemand et le parler de la ville où j'ai grandi. Depuis des décennies, je n'y vis plus, mais quand je me retrouve avec des copains de nos jeunes années, nous tombons, presque automatiquement et sans nous en rendre compte, dans une prononciation et une musique de phrases typiques de cette ville. Et cela ne signifie pas seulement un certain exotisme d'un parler non-officiel, mais le souvenir d'un monde et d'un contexte. Alors, les langues parlées hors de l'enceinte intellectuellement limitée par ceux qui pensent que l'allemand, l'anglais et le français sont l'expression des pensées de toute l'humanité, ces langues pour ainsi dire « païennes » sont, chacune en soi, l'expression d'un univers différent. Boileau a certainement raison dans sa fameuse sentence :

Ce que l'on conçoit bien
s'énonce clairement, et les mots pour le dire
arrivent aisément.⁹

Oui, mais : à son époque il ne pensait pas au breton ni au basque, et encore moins aux langues amérindiennes ou australiennes. Encore pourrions-nous appliquer cette phrase à chaque langue.

⁹ [Nicolas] Boileau Despréaux (1825) : *L'art poétique*. Compiègne: Imprimerie de Jules Escuyer: 17.

Ceci ne veut absolument pas dire qu'il ne faudrait pas de langues universelles pour la communication entre les peuples. Mais pour bien parler une langue internationale, il faut d'abord parler bien sa propre langue, et bien concevoir ses idées dans cette langue-là.

Les peuples premiers sont, pour une grande partie, des peuples qui parlent chacun leur propre langue. À l'école, ils peuvent apprendre des langues nationales ou internationales, et en fait, il semble que la plupart des parents qui appartiennent à des minorités nationales le désirent pour leurs enfants. Mais en même temps, la plupart d'entre eux s'accrochent fermement à leur propre langue - c'est-à-dire à l'univers de leurs propres mémoires et de leur propre culture. La majorité des parents élèvent leurs enfants avec cette langue.

Existe-t-il un fonds commun entre ces différents “ Peuples Premiers ” ?

D'abord, en premier lieu, ils ont tous des valeurs, des traditions et des idées que chaque groupe n'a que pour soi, qu'ils n'ont justement pas en commun avec tous les autres. Puis il y a, tout-de-même, certains autres traits qu'ils ont en commun, pas tous, mais une grande partie entre eux. Je mentionne surtout la grande valeur de la parenté. Très souvent, ce sont des liens de parenté qui nous paraissent étranges, compliqués. Par exemple, il est souvent conseillé (non obligatoire, mais recommandé) de se marier avec une personne d'un certain degré de parenté - normalement un cousin ou une cousine, mais pas n'importe quelle cousine. Par exemple, en tant qu'homme, je devrais (dans certaines sociétés) épouser la fille de mon oncle maternel, mais pas celle de mon oncle paternel. Ceci ne signifie pas une liberté sans limites, mais au contraire, de notre point de vue européen d'aujourd'hui, une contrainte. Il faut dire qu'elle est adoucie par le fait qu'on peut négocier ces règles : on découvrira, par exemple, que mon arrière-grand-mère était certainement... mais oui, maintenant je me souviens que mon grand-père a mentionné cela quand j'étais petit, qu'il avait pour épouse une femme dont le statut permettrait une extension de la règle.

On peut jouer avec ces règles, mais on est, tout de même, obligé de réfléchir aux ramifications de la parenté.

Un autre trait, commun à beaucoup de sociétés, mais (encore une fois) pas à toutes, est la règle de la réciprocité. Il y a toute une tradition dans l'ethnologie française, depuis Marcel Mauss, qui étudie ce trait culturel. Je donne un exemple de ma propre expérience :

Lorsque nous vivions entre les Aché du Paraguay, mon épouse et moi, un monsieur s'approcha de nous pour nous proposer un commerce de troc : quelques racines de manioc qu'il avait recueillies, en échange d'un tissu. Comme nous n'avions pas d'intérêt à cet échange, nous l'avons refusé. Il n'était pas content et partit, mais pour revenir peu après avec un assez grand sac, rempli d'un grand nombre de ces racines. Son but était de nous faire honte : de nous offrir beaucoup, alors que nous n'avions pas voulu donner même un petit peu. Celui qui donne beaucoup, doit recevoir encore plus.

Et puis encore un autre trait, mais celui-ci est universel, bien qu'il se retrouve, je crois, beaucoup plus parmi ces peuples que nous appelons « premiers ». Je parle de la liberté de rire face aux choses sérieuses. Là aussi, je vous donne un exemple de ma propre expérience. Chez les indiens Kamaiurá, dans le sud-est de l'Amazonie brésilienne, la vente d'objets ethnographiques pour les musées et pour les collectionneurs privés, est une source de revenus. Quand nous y vivions, ma femme et moi, et comme je me suis intéressé aux croyances des Kamaiurá dans leurs entités invisibles et en particulier leurs lémures, je leur demandai de me donner des explications sur les êtres immatériels représentés sur leur masques et figurines. Un jour, on me vendit un groupe de trois statuette qui formaient un exemple de trois formes d'apparences d'un certain être mythique, et l'on me raconta un mythe dans lequel cet Esprit entre en scène - mais ils laissèrent le mythe incomplet. Puis ils m'interdirent strictement de permettre aux jeunes de voir ces statuette.

Malheureusement, la peinture sur ces ouvrages sculptés avait été appliquée trop rapidement sur le bois encore frais, de façon que dans le climat tropical, humide, ils risquaient de moisir. Nous ne voulions donc pas tout de suite enfermer ces bois dans une de nos caisses. Au lieu de cela nous les avons mis d'abord au soleil pour qu'ils sèchent. Nous avons choisi un lieu d'accès difficile aux jeunes mais, malheureusement, ils les découvrirent et les firent voir à la jeunesse intéressée du village, y compris à certaines jeunes filles. C'était grave. Le soir, nous avons caché ces statuette, comme c'était demandé, au fond d'une caisse. Une heure après, un monsieur se montra intéressé par lesdites statuette et demanda à les voir. Quand je

voulus les retirer de la caisse, je me rendis compte que l'une d'elles avait disparu (ce que ce monsieur, sans doute, savait déjà). Je contactai immédiatement le chef du village et me plaignis de ce qui me semblait avoir été un vol. Le chef consentit : « Oui. C'est très grave, il va falloir faire une enquête pour trouver le voleur. » Au milieu de la nuit, on m'appela au conseil des dignitaires et chamanes, avec le détail que je devrais apporter une couverture. Dans le conseil, on me parla dans une langue formelle et un peu archaïsante. On s'adressait à moi, non plus avec mon nom, mais par un : « Oh! homme blanc ! ». On m'expliqua qu'un monstre très dangereux était venu des profondeurs des eaux du lac proche, perturbé par notre sacrilège de permettre que les jeunes aient vu les statuettes dont on ne voulait pas, en ce moment, prononcer le nom. « Oh, homme blanc, donne-nous la couverture et suis-nous dans notre chemin ! » En procession, nous nous sommes dirigés vers une section de brousse près du village. Là, un des chamanes appela le monstre. Celui-ci fit noter sa présence par des mouvements dans les arbustes. Le chamane se jeta dessus, avec la couverture, sous laquelle on remarqua quelque chose qui se tordait et se débattait. Après une lutte avec l'invisible, le chamane me donna la statuette qu'il avait, semblait-il, obtenu du monstre au cours de leur combat. Le lendemain, un vieux monsieur qui n'avait pas participé à la scène, vint me voir pour m'avertir du danger qui pourrait venir dudit monstre. Mais pendant qu'il parlait, derrière son dos, un chamane plus jeune qui avait participé à la scène nocturne faisait des grimaces pour se moquer du vieil imbécile qui croyait tout ce qu'on lui racontait. Encore le même jour, on m'appela de nouveau à l'assemblée des chamanes et on m'expliqua que je savais toujours bien rire avec eux, et que, pour commémorer l'événement de la nuit d'avant, je recevrais maintenant le nom de la statuette, et qu'ainsi on pourrait toujours, à partir de ce jour-là, rire ensemble. Pourtant, quelques jours après, ladite statuette avait de nouveau disparu, pour ne plus réapparaître. Et on ne m'a pas non plus raconté la fin du mythe.

Qu'est-ce-que je veux illustrer avec cette anecdote ? C'est l'énorme capacité d'une culture de prendre très au sérieux les esprits, les croyances et les tabous, mais en même temps, de rire et de ridiculiser même les êtres dangereux. On m'enseigna, cette nuit-là, qu'ils peuvent être terribles, mais qu'on peut aussi se moquer d'eux. On m'a donné une leçon (il ne faut pas permettre que des jeunes non-autorisés voient ces statuettes), mais d'une manière légère, joyeuse, sans le doigt levé des maîtres d'école fâchés. L'Europe a mis très longtemps, et ne parvient toujours pas en

tous les cas, à arriver à une religiosité éclairée et à un respect des forces surhumaines, sans perdre, avec cela, le rire et la conscience tranquille que l'on est plus fort que les Esprits. J'appelle cela non le siècle des lumières, mais le millénaire indigène des lumières, en fait, je crois, de plusieurs millénaires, primaires, en comparaison avec nos essais européens d'arriver à la raison.

Qu'est-ce que l'on pourrait apprendre des « Peuples Premiers » ?

Que chacun en tire son propre enseignement. Pour moi, c'est de prendre au sérieux, mais de ne pas craindre ni perdre son humour face aux êtres, forces et machines plus puissantes que nous. Avec la même attitude avec laquelle ils font preuve de résistance et d'humour face aux Esprits, les indiens d'Amazonie ont su résister à l'avancée des Européens (encore que, malheureusement, pas toujours avec succès).

On peut aussi parler de l'importance des systèmes de parenté. Comme je l'ai mentionné, il s'agit là souvent de systèmes compliqués pour la compréhension desquels notre pauvre terminologie européenne, qui ne connaît pas beaucoup de plus de deux ou trois types de tantes ou oncles, ne nous prépare pas bien - dans les cours d'ethnologie, c'est l'un des thèmes les moins aimés par les étudiants, parce que c'est bien compliqué. Mais au moins, nous pouvons apprendre que la parenté peut avoir une grande valeur.

Les peuples et minorités que l'on appelle, à cause de leurs traditions millénaires, « les premiers », se trouvent aujourd'hui menacés si non d'extinction, tout au moins d'un changement brutal de leurs cultures et d'une perte de leurs valeurs si importantes pour l'humanité. Il ne s'agit pas de l'extinction de quelques coutumes exotiques mais d'une perte de valeurs fondamentales. En ne respectant pas les cultures des autres, nous risquons de perdre aussi le respect de la culture en général. Il s'agit de tolérance et, avec elle, d'un élément essentiel de toute culture.